

War Pony

de Gina Gammell, Riley Keough (États-Unis - 10/05/2023)
avec Stanley Good Voice Elk, Jojo Bapteste Whiting, Steven
Yellow Hawk, ...
V.O.S.T. - 1h54

Jeudi 28/09/2023 21h00
Dimanche 01/10/2023 11h00
Lundi 02/10/2023 19h00
Mardi 03/10/2023 20h00

Caméra d'Or - Festival de Cannes 2022**Prix du Jury - Festival du Cinéma Américain de Deauville 2022****Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs****Extraits du dossier de presse du film****Comment est né le projet *War Pony* ? De la rencontre avec Bill Reddy et Franklin Sioux Bob, vos deux coscénaristes natifs américains ?**

Gina Gammell : Absolument. Nous aimons tous les quatre raconter des histoires. Nous n'avions pas de projet précis pour ce film, pas de plan de route à suivre, nous discutons, et le film est né naturellement.

Riley Keough : Bill et Frank étaient nos amis bien avant que nous envisagions de réaliser un film. Notre amitié a commencé en 2015. Je tournais *American Honey* dans un motel du Dakota du Sud quand j'ai rencontré Bill et Franklin, qui étaient figurants dans le film. Ces deux jeunes hommes ont un magnétisme rare. Peu après le tournage, nous avons décidé de leur rendre visite dans leur ville natale, Pine Ridge. Nous y sommes retournés régulièrement. Chaque fois, nous avons rencontré des membres de la communauté. Nous sommes tombées progressivement amoureuses de cet endroit indescriptible. Après quelques voyages, Frank et Bill ont commencé à s'intéresser au travail que nous faisons. Nous leur avons demandé s'ils voulaient faire un film et cette amitié a évolué de façon très organique vers ce projet. Ils nous racontaient les histoires de leurs vies, des histoires fantastiques, sauvages, parfois inquiétantes. Bill et Frank sont des conteurs tellement doués que leurs anecdotes se sont peu à peu transformées en scénario, de façon très naturelle. Le scénario a donc commencé avec Bill et Frank en tissant ensemble des souvenirs, les leurs et ceux de leurs amis. Cet assemblage d'histoires locales s'est transformé en un récit complexe sur plusieurs générations de jeunes hommes Lakota, se découvrant eux-mêmes et cherchant leur vocation.

Pourquoi avoir focalisé le film sur un jeune garçon et un jeune homme ? Représentent-ils le présent et le passé de Bill et Franklin ?

G.G : Oui, exactement. Mais ce que nous avons finalement tourné est très différent des premières versions. Le film est fondamentalement basé sur leur vécu, mais avec une part d'imaginaire. Bill le personnage est vraiment proche de Bill le scénariste et de sa vie présente de jeune adulte, alors que Matho résulte plutôt d'un assemblage de toutes les histoires d'enfance de Bill et de Frank.

R. K : Quand vous côtoyez quelqu'un sur la durée, vous le comprenez de mieux en mieux. Pour bien saisir Bill et Matho, il nous paraissait important de montrer diverses périodes de leur vie, et on a fini par écrire deux histoires. D'une certaine façon, elles ne semblent pas être liées, mais elles proviennent du même endroit, se déroulent dans le même contexte. La réserve Pine Ridge est un petit monde, si vous allez au magasin du coin, vous croiserez des dizaines de connaissances. Ces deux histoires se reflètent, elles sont proches, peut-être que Bill et Matho se connaissent, ou peut-être pas...

G.G : Même s'ils ne se connaissent pas, les habitants de Pine Ridge sont connectés entre eux par leur expérience commune. Pour tous, leur enfance a une influence sur leur vie adulte. Le film raconte deux histoires, mais ces deux histoires en fait n'en sont qu'une quand on les considère globalement.

Les natifs américains affrontent des problèmes sociaux qui rappellent ce que vivent les Afro-Américains ou ceux qu'on appelle les « white trash » : pauvreté, exclusion, addictions... Quelles

sont les similitudes et les différences entre ces communautés américaines défavorisées ?

R. K : Oui, il existe des similitudes propres à toutes les minorités, entre les autochtones et les Afro-américains : l'esclavage, la domination, le génocide, la pauvreté...

G.G : Toutes les communautés marginalisées sont confrontées à la survie économique, l'exclusion, et c'est un phénomène mondial. Aux États-Unis, ils subissent une oppression systémique. Ces communautés ont subi des traumatismes qui se transmettent de génération en génération et il y a beaucoup à faire pour les minorités ethniques. L'expérience des minorités visibles est très différente de l'expérience blanche, quelle que soit la tranche économique.

R. K : Une des motivations de ce film, c'était de montrer que les minorités de notre pays ressentent qu'ils ne sont pas inclus dans la société américaine, et comment la colonisation de leurs terres affecte leur envie d'adhérer au « Rêve Américain ». Le mode de vie américain est très différent de leur propre mode de vie, de celui de leurs ancêtres.

War Pony ressemble à un anti-western, au sens où on est en immersion dans la population native. Quel est votre rapport au western, genre fondamental du cinéma américain ?

R. K : On a surtout été inspirées par l'histoire des États-Unis, par ce que les tribus autochtones ont subi, la manière dont elles ont été spoliées. Dans notre pays, il existe un ample et prolifique mouvement de réécriture de notre histoire, on essaye d'en finir avec la glorification des cow-boys, car on sait que la réalité qui se cache derrière les westerns était très violente. Il n'y a pas eu beaucoup de films réalisés depuis un point de vue natif et faire un tel film est encore un parti-pris novateur.

War Pony est co-écrit par des natifs américains, mais il est réalisé par deux femmes blanches. Cela vous a-t-il été reproché ?

R. K : À l'évidence, nous sommes deux femmes blanches réalisant un film sur une communauté. Nous étions préparées à cette critique de l'appropriation culturelle. Ce n'est pas parce que notre histoire prend le point de vue des natifs américains qu'elle aurait forcément intéressé un réalisateur natif. D'ailleurs, un scénariste ou réalisateur natif pourrait avoir envie aussi de raconter les histoires d'autres peuples que le sien. Cette communauté a été peu représentée au cinéma et je pense qu'une partie du cinéma va prendre cette direction, à savoir : donner une voix à ceux qui en ont longtemps été privés. Nous sommes très honorées d'être partie prenante de ce mouvement. Nous avons travaillé éthiquement et collectivement. Et nous avons beaucoup appris de cette mixité.

G.G : Notre souci était de collaborer avec eux de façon profonde, respectueuse et signifiante, il ne fallait surtout pas les considérer comme de simples consultants. Nous devions honorer les voix de Bill et de Frank et de tous les gens dont nous racontions l'histoire. Riley et moi étions de simples porte-paroles. Pendant toute la préparation, nous avons pris en compte les avis de Bill et Frank, de notre producteur, mais aussi de nos acteurs. Il nous fallait être les plus absentes possible du processus créatif.

Vos deux personnages, Bill et Matho, ne prennent pas toujours de bonnes décisions dans leur vie. Ils ne sont pas des anges mais on reste toujours en empathie avec eux. Était-ce important pour vous de montrer leur complexité sans jamais les juger ?

R. K : Le cinéma est l'opportunité de regarder les êtres humains dans leur complexité. Personne n'est parfait, nous faisons tous des choix pas forcément heureux, j'aime donner au public la possibilité de ressentir de l'empathie pour ce genre de personnage. Faire du cinéma, c'est l'opportunité d'humaniser des gens qu'on ne connaît pas, d'éprouver de l'empathie pour des gens qui font des choix qu'on ne ferait jamais soi-même.

G.G : Il y a beaucoup de Bill et de Frank dans ces personnages et c'était très important pour eux que le film soit honnête avec les personnages. Nous n'avons rien noirci ni enjolivé, nous sommes restées fidèles à ce qu'ils ont écrit. Un cinéaste doit observer, saisir, mais ne jamais juger. C'est notre conception générale de l'art.